

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 14 (1984)  
**Heft:** 5

**Rubrik:** Musiciens sur la sellette : Satie, le voyageur sans bagages

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

# Satie, le voyageur sans bagages

Satie! De quel rayon de lune mauvaise a glissé cette silhouette de notaire de province, ce personnage inquiétant, au vaste parapluie, au chapeau bosselé, au sourire effrayé? Satie a-t-il jamais su qui il était? Il avait une façon bien à lui d'en douter: *Je regrette de ne pas vous montrer mes empreintes digitales... Je ne les ai pas sur moi...*

Humour noir, très noir, humour où souffle, comme dans une voile percée un vent de désespoir. L'humour: le seul luxe qu'il se permit du fond de sa misère, érigée en système. Il traversait Paris comme il avait traversé le Conservatoire, claudiquant, ricanant, jalouxant, flairant la mode et tentant, le temps d'un scandale, de la séduire. De grands noms s'étaient affirmés à côté de lui: Debussy, Ravel, Stravinsky. Il grelottait dans leur ombre. Il avait pourtant en lui une originalité qui fit que ses premières pages de piano, malhabiles, naïves, fleuraient bon la nouveauté. Hélas: *Tout ce que j'entends timidement rate avec une*

hardiesse inconnue jusqu'à ce jour. Il faut dire que ses entreprises étaient pittoresques, comme de briguer à vingt-six ans, certain de son échec (au moins une certitude!) un fauteuil à l'Académie des beaux-arts!

Dans un mélange de modestie forcée et d'amère gageure, il fit un séjour remarqué, à quarante ans, à la Schola Cantorum, le fief de Vincent d'Indy. Il avait décidé de reprendre ses études musicales à zéro. Il s'y astreignit, pendant trois ans, à perdre son naturel. Il n'y parvint pas. *Ma première œuvre de ce genre (c'est-à-dire une œuvre écrite selon les canons officiels) est un choral et fugue à quatre mains. J'ai été bien engueulé dans ma pauvre vie mais jamais je ne fus autant méprisé. Qu'est-ce que j'avais été faire avec d'Indy?*

Lui qui se voulait Socrate, le voici promu amuseur public. Il avait un goût prononcé pour le mysticisme, contrebalancé par un furieux penchant pour la mystification. Deux êtres bataillèrent en lui toute sa vie, l'homme profond et tendre de certaines heures privilégiées et le saltimbanque. Mais c'était le saltimbanque qui le tirait par la barbichette, sous les sifflets de salles soulevées de colère.

Et il en souleva, des salles! A l'aide, il faut le dire, de Cocteau, de Picasso, de Picablia le dadaïste. «Parade» fut une sorte d'ouverture pour les temps nouveaux. Ce fut à cette occasion qu'Apolinaire lança le mot de «sur-réalisme». Dans Paris, Satie commençait de se voir à l'œil nu: ce ne fut pas pour sa tranquillité.

Il donna «Socrate», l'œuvre selon son cœur, son œuvre la plus pure, la plus dépouillée. Dans ce drame, Satie avait tordu le cou à l'émotion, au tragique. Il n'avait livré qu'une méditation austère, difficile, conforté par Platon dont il avait utilisé trois des «Dialogues». Il découvrit en Platon... *un collaborateur parfait, très doux et jamais importun*. Dans quelle félicité était-il monté, notre Satie, absolument seul, puisque son public l'attendait à son retour sur



terre, son public qui, habitué à rire, riait maintenant de «Socrate».

Alors, il y revint, à la Grèce antique! Barbouillant son vieux visage de larmes de rire, il leur troussa un «Mercure» écrit à la diable, sur une musique de music-hall. Cette fois-ci, Satie s'était attiré les foudres de beaucoup et la satisfaction mal dissimulée des plus méchants qui saluaient, trop tôt, son sabordage.

Debussy lui avait dédié une de ses œuvres ainsi: *Pour Erik Satie, musicien médiéval et doux, égaré dans ce siècle, pour la joie de son bien amical Claude Debussy*. Et ce fut une des dernières maladresses de Satie: tenter de faire accroire qu'il avait ouvert la voie à Debussy... Qu'avait-il besoin de ce rêve trop grand pour lui? Des dizaines de pages de piano aux titres tristement drôles: «Morceaux en forme de poire», «Préludes flasques pour un chien», «Avant-Dernières pensées» etc., des dizaines de pages calligraphiées, ornées de dessins bizarres, de bribes de poésie, de graphismes tels qu'Apolinaire ne les avait pas encore inventés, des œuvres enfin que l'on joue aujourd'hui avec ravissement, n'ont pas pu le rassurer, lui qui chercha toute sa vie à devenir quelqu'un, qui l'était... et qui l'ignorait.

P.-Ph. C.

